Document generated on 04/23/2024 2:04 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

# Le cycle de la survie

Jean Boileau

Number 39, Fall 1994

Cas limite

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4307ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boileau, J. (1994). Le cycle de la survie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (39), 46–49.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Le cycle de la survie

Jean Boileau

**Vendredi 18 août**

Voilà, c'est fait, je suis promu. J'attendais depuis bien longtemps, il me semble. Oh ! je ne me plains pas, bien sûr, mais enfin, j'attendais, voilà tout. Ça s'est passé, sans tambour ni trompette. Monsieur le Directeur ne m'a pas fait venir dans son bureau, non. Il ne m'a pas dit : « Durand, vous êtes promu, bravo », non. Pas de poignée de main, pas même l'amicale claque dans le dos ou le sourire passe-partout qui peut tout aussi bien signifier... bravo... ou... toutes mes condoléances, selon les circonstances.

J'ai appris la nouvelle par une note au tableau d'affichage. Elle disait : « À partir du lundi 21, monsieur Paul Durand, aide-journalier, préposé au graissage, occupera le poste de journalier préposé au graissage. Ce poste est resté vacant durant trois mois, suite au décès de notre collègue Jules Martin. » La note était simplement signée : Monsieur le Directeur.

**Lundi 21 août**

Ce matin, comme d'habitude, j'ai déjeuné d'un bol de céréales et d'un verre de lait. J'ai toujours aimé les céréales. J'ai peut-être avalé un peu hâtivement, mais j'étais si impatient. C'est ce nouveau poste. Sur le palier, en me retournant pour fermer la porte à clef, je me suis arrêté et j'ai tendu l'oreille. J'aurais aimé pouvoir dire à quelqu'un : « Voilà, ça y est, je suis promu. » Mais il n'y avait personne. Rien. Pas même un chat. Oh ! j'y suis habitué maintenant mais, tout de même, cette solitude. Il ne faut pas trop y penser. Finalement, je suis descendu dans la rue et j'ai pris le chemin de l'usine, comme à chaque matin, depuis plus de vingt ans.

Là encore bien sûr, personne. Le froid vif et les bourrasques de vent me faisaient frissonner, mais c'est l'absence de feuilles dans les arbres, qui, plus que tout autre chose, m'incita à relever le col de mon pardessus. Il est bien tôt dans la saison pour voir les arbres nus. Fuyant le malaise qui m'envahissait, j'allongeai le pas et ne regardai plus que le trottoir devant moi. Je ne me sentis libéré qu'en passant le portail de l'usine. Le poinçon, le vestiaire, la salopette bleue un peu tachée. Le rituel d'entrée enfin achevé, je me mis à l'ouvrage. Ma tâche, en tant que journalier à part entière, est sensiblement la même que lorsque je n'étais qu'aide-journalier. Je suis responsable du fonctionnement des convoyeurs. Ils sont importants, ces convoyeurs. Le cœur et les artères de l'usine, voilà ce qu'ils sont. Il y a trois mois seulement, si l'un d'entre eux tombait en panne, tout devait s'arrêter. Maintenant, bien sûr, ça n'a plus tellement d'importance. Sur la boîte à outils, j'ai effacé le nom de Jules Martin pour y inscrire le mien. Je ne savais pas si c'était trop tôt, puis j'ai pensé: pourquoi pas, et je l'ai fait. Pendant la matinée, j'ai procédé à une révision complète de mes convoyeurs. Ils sont maintenant comme neufs. En bien meilleur état qu'avant, avec Jules. Je n'avais alors pas voix au chapitre. Il ordonnait, j'exécutais. Après le déjeuner, je me suis remis au travail. Une nouvelle révision. Bien sûr, rien n'avait bougé, mais sait-on jamais. Il ne faut rien négliger. Et puis, que faire d'autre? En fin d'après-midi, je suis rentré chez moi, le cœur content. Ici, c'est toujours aussi tranquille. Le vent est tombé et les nuages se sont dispersés. Toute la ville est étrangement calme.

**Vendredi 25 août**

Voilà maintenant une semaine que j'occupe mon nouvel emploi. Le poste de journalier préposé au graissage est un peu monotone. Tous les jours, il faut graisser, serrer, ajuster, et pourquoi? De plus en plus, je me surprends à penser. Des souvenirs remontent que je croyais perdus. Heureusement, il y a un poste vacant à l'aiguillage et au fonctionnement des convoyeurs.

**Lundi 28 août**

Je viens d'être à nouveau promu. Je suis arrivé à l'usine tôt ce matin. Comme toujours. J'ai enfilé ma salopette puis je suis allé jeter un coup d'œil au tableau. Elle était là. La… la note, je veux dire. « À partir de ce matin, Monsieur Paul Durand, journalier, préposé au graissage, s'acquittera des fonctions d'aiguilleur-opérateur. Le poste d'aiguilleur-opérateur est devenu vacant, à la suite du décès de notre collègue Jacques Landry… », etc.

**Mardi 29 août**

Cette nuit, il a neigé. C'est très tôt. Ce matin, au petit déjeuner, il n'y avait plus de lait. J'ai dû assaisonner mes céréales d'un verre d'eau. Je n'aurai bientôt plus de céréales. Moi qui les aime tant. Qu'est-ce qui me restera alors, sinon le travail. Je suis maintenant préposé à l'emballage. J'étais fatigué de mon poste d'aiguilleur. C'était une tâche simple qui laissait trop de temps pour la réflexion. Et puis, il y avait ce poste vacant à l'emballage. Un décès, paraît-il. J'ai saisi l'occasion, c'est peut-être la bonne.

**Jeudi 31 août**

Ce matin, j'ai mangé mes dernières céréales. Désormais, j'habiterai à l'usine. J'accumule maintenant les promotions au rythme de trois ou quatre par jour. Ce changement continuel m'empêche de ruminer mes pensées. Malgré tout, à mesure que je m'élève, la vérité ressurgit. J'ai occupé presque tous les postes de l'usine et aucun ne me satisfait.

**Vendredi 1er septembre**

Je suis maintenant Directeur. Je ne sais pas exactement en quoi consiste le travail d'un directeur, mais je suis directeur. Je suppose que je devrais donner des ordres, envoyer des messages, accorder des promotions, mais à qui ? Je suis seul. Par la fenêtre de mon nouveau bureau, j'aperçois la cour de l'usine, toute blanche déjà de cet hiver précoce, et déserte. Ma fuite en avant est terminée. J'ai atteint le sommet et n'y ai rien trouvé. Qu'est-ce qui reste

une fois le rêve réalisé ? Comment ne pas sombrer dans la démence ? Mais c'est peut-être là que se trouve l'ultime refuge. Aux confins même de la raison et de la folie.

**Lundi 4 septembre**

Voilà, c'est fait, je suis promu. Je suis maintenant aide-journalier, préposé au graissage. J'ai appris la nouvelle par une note au tableau d'affichage. Elle disait…

***XYZ***